

ROBERT FAREJEUX

LES CHEVALIERS DE L'ALAMBIC

Au cœur des Combrailles médiévales

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539962

Dépôt légal : août 2026

Du même auteur

Éditions Lucien Souny

En panne de sens, 2021

Les impliqués Éditeur

Croiser des chemins, 2025

*À Henri-Jacques BOYER, distillateur
et à l'alambic du Montel de Gelat et des Combrailles.*

« Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis. »

Ballade des pendus
François Villon

L'époque : le XIV^e siècle

Le lieu : les Combrailles

Le roi : Charles VI

Le seigneur : Étienne Aubert, châtelain du Montel de Gelat

Les temps deviennent fous comme le roi...

Chapitre 1

Montel de Gelat, an de grâce 1385

— Oh, je ne me sens pas bien, articula Maître Jacques en se penchant en avant.

Ses mains s'appuyèrent pour se retenir sur le cuivre chaud de l'alambic. Il évita ainsi de s'écrouler comme une masse au pied de l'appareil. Henri se précipita pour soutenir son père. Agrippant un bras, lentement, il le fit asseoir contre la roue cerclée du chariot.

— Qu'est-ce que tu as ? interrogea fébrilement le garçon.

— Ça fait mal, fut la seule réponse qui lui parvint.

Les yeux au ciel, les bras croisés sur sa poitrine, le Maître vivait son dernier souffle. Le bruit de la distillation emplissait tout l'espace. Jacques ne parlerait plus à son étrange instrument. Sa voix s'était tue. Sa dernière caresse aura été pour ce métal dont il avait si souvent ausculté les vibrations. Sa puissante carrure d'une quarantaine d'années ne lui serait plus d'aucune utilité. La crise cardiaque venait de le terrasser en pleine vigueur.

L'adolescent hébété restait les bras ballants. La soudaine chute de son géniteur venait de lui asséner un coup redoutable. Aucun son ne s'échappait de ses lèvres pour exprimer l'insondable détresse qui le traversait. Imperturbable, l'énorme machine à côté d'eux continuait son travail dans un vacarme assourdissant. Insensible à la douleur des hommes, la transformation des fruits en liqueur se poursuivait selon les mystères de cette alchimie de la distillation.

Le tableau se figeait sous les yeux d'Henri pour l'éternité. Dans l'ancre prêté par le bailli à l'orée du village, les distillateurs avaient calé les roues de l'alambic. Bien stabilisés, sous l'abri protégé par un bardage de bois, maître Jacques et son fils avaient élu domicile pour une semaine de distillation à l'entrée

du bourg du Montel de Gelat. En cette fin d'année 1385, le début de la saison hivernale avec son temps froid et sec était idéal pour cette opération attendue et espérée par les possesseurs d'arbres fruitiers. Leur jument Ninon avait tiré le charroi sur lequel reposaient les cuves. Les trois kilomètres les séparant du hameau de Fournol, leur port d'attache, avaient été couverts sans effort par l'animal.

Levés dès cinq heures du matin, le père Jacques Dumonteil et son fils Henri avaient avalé rapidement une soupe de châtaignes, reste du repas de la veille. La mère se reposait dans l'alcôve près de l'étable. Havre de chaleur créé par l'entassement voisin des quatre vaches et trois chèvres. La santé de Gilberte ne s'améliorait toujours pas. La fièvre ne l'avait pas quittée depuis la Toussaint. Ses deux hommes faisaient tout leur possible pour la soulager et lui offrir les meilleures conditions de vie possible.

Car l'existence en cette fin de XIV^e siècle se rapprochait plus de l'enfer que du paradis. La grande peste avait fini de ravager l'Europe mais son souffle traumatisait encore les consciences. Les grands-parents d'Henri comptaient au nombre des victimes de cette terrible pandémie. Le conflit pour la possession du royaume de France n'en était même pas à la moitié de cette guerre de Cent Ans qui marquerait l'histoire. Les bandes de routiers, mercenaires au service du plus offrant dévastaient les campagnes. Le travail des champs n'offrait pas toujours la garantie de récoltes espérées. Les disettes étaient ainsi régulières et quand ce n'étaient pas les pillards, la nature ne se privait pas de répandre une cruelle incertitude.

Un étrange mal dévastait le corps de Gilberte depuis la fin de l'été. Avait-elle pris froid à l'entrée de l'automne ? Depuis trois mois, elle toussait de manière éprouvante pour elle et son entourage. Des frissons insistants traduisaient la présence d'une fièvre maligne. L'apothicaire du Montel ne faisait que traduire l'impuissance de la médecine du temps. Restés seuls depuis la mort de leurs géniteurs, les Dumonteil frémissaient au moindre mal qui affectait leur organisme. Maître Jacques sentait chaque jour monter l'angoisse à la vue de son épouse si affaiblie. Il ne ménageait pas son énergie pour satisfaire à tous les travaux de la métairie. Du matin au soir avec l'aide de son fils unique, il s'échinait à sortir de la terre leur maigre subsistance. Autour d'eux, il regardait avec envie les autres

habitations du hameau de Fournol où s'agglutinaient vieillards et enfants. Ces bouches à nourrir n'en étaient pas moins de formidables ressources pour aller chercher de quoi subsister.

Maître Jacques avait un atout majeur par le maigre héritage reçu de ses parents. Cet alambic constituait un patrimoine qui leur assurait un revenu quasi régulier lors des saisons d'hiver. Les fruits présents en abondance dans les vergers du voisinage trouvaient une fin heureuse dans les circonvolutions de l'appareil. Si le vin et la bière pouvaient être de bons compagnons du quotidien pour ses contemporains, l'eau-de-vie se situait dans une catégorie supérieure. Cet élixir par son degré d'alcool élevé emportait ceux qui pouvaient se l'offrir vers un paradis artificiel. La chaleur et l'euphorie engendrées par la gnôle, comme l'appelait le peuple, faisaient oublier les malheurs du temps. Autant dire que celui qui possédait la machine et l'art de s'en servir était respecté.

Et respecté, Maître Jacques l'était. Son savoir-faire dans l'art de la distillation, il ne le tenait que de lui-même et de sa propre expérience. L'héritage de l'outil de son père n'avait fait l'objet d'aucun testament. Celui-ci n'avait pas eu le temps de lui donner ni les consignes d'exécutions ni les recettes de fabrication. La peste noire poursuivait ses ravages dans le royaume de France dès 1348. Depuis son apparition à Marseille, en novembre 1347, elle avait atteint le Limousin. Aucun village de la Combraille ne fut épargné. La génération d'avant Jacques disparut presque entièrement. Ici comme ailleurs, le niveau démographique de la fin du XIII^e siècle ne sera retrouvé que dans la seconde moitié du XVII^e siècle. La France avait alors le même nombre d'âmes que l'ancienne Gaule.

Le traumatisme fut immense et les populations restantes désemparées. Devenu orphelin à cinq ans, Jacques ne dut son salut qu'à la solidarité des habitants du hameau de Fournol. Comme d'autres adoptés, il entreprit de reconstruire un univers familial dévasté. Mais les racines étaient solides et le souvenir paternel le conduisit à investir l'alambic, spécificité de la famille, comme un autre père. Cet engin devint le rocher sur lequel Maître Jacques bâtit son église. Après bien des tâtonnements, des échecs et des encouragements, il parvint à renouer avec les gestes et les techniques ancestrales. À force de patience, de hargne et de persévérance, il se fit reconnaître comme un véritable Maître par ceux qui lui apportaient des

fruits. Ce fut bientôt sous le nom de Maître Jacques que le jeune garçon devint une référence dans son art distillatoire.

La rencontre avec Gilberte, une alerte et jolie jeune fille du village voisin de Fréteix lui permit de fonder un foyer. Bien vite, un garçon naquit mais malgré leurs tentatives, plus aucun autre rejeton ne vint égayer la maisonnée. Résigné, Maître Jacques s'évertua à appliquer avec obstination son savoir-faire pour assurer un revenu appréciable et bienvenu pour la survie de son ménage. La dureté des temps avait fait disparaître, comme par magie, ceux qui, avant lui, possédaient les savoirs, et maintenant il devenait absolument nécessaire de transmettre ceux-ci.

Gilberte issue d'une famille plus aisée espérait pour son fils une destinée plus spirituelle. Fréteix abritait une communauté de moines qui offrait à ceux qui en possédaient les qualités une existence moins pénible que celle des travaux manuels. Or il s'avéra très tôt qu'Henri avait des prédispositions pour l'étude et la contemplation. Les relations de Gilberte lui avaient permis d'amener son fils adoré à prendre pied dans l'institution monacale. Au départ il aida dans les travaux de jardinage et montra rapidement qu'il était à l'aise dans la gestion des travaux domestiques. Il n'en fallut pas plus pour qu'un lien d'amitié avec un moine lui permette d'acquérir quelques notions de lecture et d'écriture. Il se découvrit ainsi une passion pour des activités à cent lieues de ses congénères du monde paysan.

Maître Jacques ne l'entendait pas de cette oreille et ce fut l'occasion de maintes disputes au sein du ménage. Tirailé entre ses deux parents, Henri ne savait plus à quel saint se vouer. Ne voulant trahir ni l'un, ni l'autre, il se vit obligé de gérer les deux aspirations de front. Appliqué aussi bien à seconder son père qu'à se consacrer à ce qu'il venait de découvrir par l'entremise de sa mère, il maintint cet équilibre quotidien. Lorsque l'adolescence vint, il savait pleinement jongler sur cette ligne de crête. Son enthousiasme, l'amour qu'il avait pour le monde lui permettaient de contenter les deux versants de son origine. La compagnie des moines et l'accès à leur culture biblique n'étaient pas étrangers à cette capacité particulière de chercher l'unité en toute chose. Henri se nourrissait des écritures et y puisait de nombreuses sources d'inspirations.

Maître Jacques avait fini par comprendre et accepter que cet unique rejeton allait lui échapper pour se laisser entraîner

par les sirènes d'un monde auquel il n'avait pas accès. Non sans amertume, il accepta doucement cette épreuve après toutes celles qu'il avait déjà subies. Nul doute néanmoins que les atteintes successives à sa robuste constitution finirent par l'éprouver au plus profond de sa chair.

Il en alla ainsi jusqu'à ce jour de novembre 1385 où le destin frappa à sa porte sous la forme d'un arrêt du cœur aussi soudain qu'imprévu. Aucune alerte n'avait pu l'inquiéter et l'amener à redouter une issue fatale. De même, avec la chute de son père, Henri vit lui aussi son monde s'écrouler devant lui.

Ayant reconnu la mort accomplissant son œuvre, l'adolescent puisa dans les ressources découvertes au monastère de Fréteix. L'éducation religieuse le fit automatiquement s'en remettre à Dieu. Le son de la prière enseignée par le Christ à ses disciples lui vint spontanément aux lèvres. La troisième demande du *Pater* résonna en écho dans sa conscience torturée : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». Ses yeux se relevèrent vers l'alambic au moment de prononcer le « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » et il comprit que son existence allait maintenant dépendre de cette installation.

Il fut brutalement interrompu par l'arrivée de Quentin.

— Non mais qu'est-ce que tu fais Henri ? Tu ne vois pas que ça déborde ?

Le produit de la distillation s'écoulait depuis un moment dans le récipient prévu à cet effet. L'élixir débordait maintenant de la bassine pour se répandre sur le sol. La méthode consistant à veiller au bon goût du produit de sortie pour éventuellement le remettre dans le circuit n'était plus surveillée par les Dumonteil.

L'étonnement du nouvel arrivant cessa quand il aperçut son ami figé devant le corps étendu de Maître Jacques.

— Mon Dieu, s'exclama-t-il, qu'est-ce qui vous arrive ?

Mais la situation ne souffrait pas d'ambiguïté. La sidération du fils devant le cadavre du père marquait l'évidence de la frappe du destin. Quentin s'approcha précautionneusement de son ami et lui posa la main sur l'épaule.

— C'est fini Henri, remettons-nous-en à Dieu.

— Oui, il n'y a plus que ça à faire, opina celui-ci. Aide-moi à l'installer plus dignement.

Ils s'échinèrent à saisir le corps devenu d'une lourdeur inhabituelle. La vie venait de quitter ce grand corps autrefois alerte et plein d'énergie. Ils le calèrent sur un grand plateau de chêne qui servait encore le matin à hisser les barriques pleines de fruits fermentés jusqu'à la cuve. Plus haut, insensible à leur détresse, l'eau-de-vie continuait son parcours dans le circuit avec son halètement familier.

Henri retrouva quelque peu ses esprits pour aider Quentin à arrêter ce lent processus. Mettre un terme à ce bruit insistant pour se recueillir dans le silence était devenu leur priorité. Après de longues manipulations savantes, la machine cessa son cycle et laissa la place aux échos de la nature environnante.

Au loin, on entendait le hennissement de chevaux en liberté dans le pré dominant le bourg. Les croassements des corbeaux semblaient être les augures annonciateurs de la mort rôdant sur les monts.